

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Le devoir de lire : ABEL BONNARD.
La Vie de Paris : Mme Tétrazini ; ALEXANDRE DE GABRIAC.
Le testament de M. Chauchard : G. D.
Le dîner de la « Revue hebdomadaire » : G. D.
Ascension à Constantinople : HENRI TUROT.
La Chambre : Les Conseils de guerre : P. PASPERDUS.
La fête des « Annales » : EM. B.
Journaux et Revues :
Dans la marine : Les fournitures de la marine : Le Conseil supérieur : MARC LANDRY.
A l'Institut : Académie des sciences : ALPH. B.
La grève des inscrits maritimes : A. MARSEILLE ; THOMAS.
Gazette des Tribunaux : Un parricide : GEORGES CLARETIE.

Le Devoir de lire

Voici le temps où les romans plus nombreux paraissent aux étalages des librairies ; ils se pressent et se bousculent, hargneux l'un pour l'autre, soupirants pour nous, car ils souhaitent nous plaire et essaient de nous recruter, avec leur couverture toute fraîche et leur titre minaudier. Cependant, quelque loisir que les vacances nous réservent, ils ne peuvent espérer que nous les lisons tous, ils nous rappellent du moins qu'il faut lire.

Il semble que ce rappel devrait être inutile. Y a-t-il, en effet, un plaisir plus ferme et plus délicat que de consacrer à la lecture une heure disponible ? C'est comme une clairière qu'on fait dans ses jours ; on se libère, on repousse pour un moment les soucis indignes. On a déjà un plaisir manuel à toucher le livre dont on a fait choix ; on l'a élu selon son humeur de ce jour-là, car il faut qu'il s'assortisse à nos pensées et qu'il les change ; il y a dans les grands livres une force toujours prête à nous secourir, et les vers de Corneille, armés, casqués, valeureux, sont une milice qui répond toujours à notre appel. Parfois nous avons besoin d'être aidés, parfois d'être charmés ; nous nous sommes retirés dans une chambre tranquille, mais nous n'allons pas y rester seuls ; car ouvrir un livre, c'est faire entrer un génie.

Où bien l'on a pris l'ouvrage d'un auteur nouveau : plaisir plus hasardeux mais si captivant ! Voilà quelqu'un dont nous ne savons rien, et qui va se livrer à nous d'une façon si directe qu'on quelques instants nous connaissons mieux son âme que celle de nos amis. Peut-être, se dit-on alors, vais-je m'augmenter moi-même en découvrant un talent nouveau. Toute œuvre belle embellit notre vie et nous donne une raison d'aimer la vie davantage. Et au moment d'ouvrir le livre inconnu, on ressemble un peu à ces personnages des contes arabes qui soulevaient le couvercle d'un coffret magique avec un mélange d'appréhension et de convoitise. Qu'en va-t-il sortir ? Peut-être une princesse, peut-être un monstrueux diable ; parfois aussi, il faut l'avouer, le coffret est vide.

Le besoin de lire est si naturel que c'est vraiment la faim de notre esprit, aussi pressante que la faim du corps. Enfants, nous avons tous lu avec un appétit terrible ; c'est un peu plus tard que nous négligeons les livres, au moment où commençant à vivre, nous essayons audacieusement de tout mettre dans notre vie. Mais cet effort n'est encore qu'une victoire de la volonté ; la lecture, alors, on revient lire les poètes ; on a d'autant plus besoin de leurs vers qu'on n'a pu réaliser soi-même le bonheur que ces vers décrivent. Le besoin de lire, c'est le besoin même de compenser la pauvreté de sa vie, de s'en consoler, d'y échapper ; le grand miracle de la lecture, c'est que tout ce que nous lisons nous arrive un peu, et sans doute, le sort peut priver un être de toute la part de joie ou d'amour qu'il avait espérée ; mais la Fortune ennemie ne pourra jamais ôter à cet homme l'histoire de Tristan et d'Yseult, ou celle de Roméo et de Juliette, nos lectures sont comme des songes, mais des songes que nous pourrions avoir à notre gré. Un livre est un rempart contre le réel. Nos lectures suppléent à notre destin ; elles sont notre seconde vie. On connaît ces peintures en trompe-l'œil où excellent les Italiens et grâce auxquelles on met, sur un mur brutal, l'illusion d'un jardin, d'un parc, d'une perspective ; nos lectures sont ainsi comme le trompe-l'œil de nos jours. Et la prison où le Destin nous enferme peut devenir de plus en plus étroite et gênante, nous aurons du moins ces grandes fresques sur la muraille de notre cachot.

Cependant, on lit de moins en moins et cela se voit de reste à l'abaissement des esprits. Lire, en effet, est un des actes les plus nécessaires, les plus substantiels. On ne peut rencontrer un être dont l'âme pèse un peu plus que l'ordinaire sans discerner qu'il a beaucoup lu, non point au hasard, mais selon ses affinités, non point avec hâte, mais en méditant ses lectures. Les femmes qui lisent ont quelque chose de sérieux, d'important et de discret, que n'obtiendraient jamais les jolies étourdis qui peuvent séduire, mais non charmer. Tous les ou-

vrages des grands hommes nous sont ouverts et il ne tient qu'à nous de nous enrichir ; ils ne demandent qu'à être pillés. Que de pensées, confuses en nous et incomplètes, sont fixées par l'expression que nous leur trouvons dans les livres ; ainsi précises, elles accroissent notre trésor. Lire, c'est recevoir le conseil des sages et la charité des génies, c'est devenir davantage nous-même grâce à ce que nous prenons d'eux ; c'est se rattacher aux grands hommes.

Celui qui ne lit point met son esprit à la diète et le laisse mourir d'inanition ; il vit sur une provision de pensées qu'il ne renouvelle pas ; il ne dit plus que des paroles vaines. Il se retranche de la communion des esprits comme celui qui ne prie plus se retranche de la communion des fidèles ; il tombe de l'humanité comme une feuille de l'arbre, il est échu de sa dignité d'être pensant ; n'entretenant plus son âme, il est criminel comme la Vostale qui laissait le feu mourir. Il y a pour tout être un peu sérieux, s'il se prend en flagrant délit de vivre sans lire, de quoi se mépriser intérieurement.

Et il ne s'agit point seulement des livres anciens, mais encore de ceux qui paraissent ; la littérature continue, et c'est le devoir de tout homme complet, ou qu'il s'emploie par ailleurs, d'intervenir dans cette littérature qui se fait. Lire, si on le fait avec âme et sincérité, c'est remplir une petite magistrature modeste, mais très nécessaire ; c'est avoir le droit de signaler tel livre qui allait disparaître, d'attaquer tel autre qu'on glorifie à tort, en un mot, de militer. Ceux qui ne lisent point sont des abstentionnistes. Et si, au moins, ils avaient la probité de se taire sur ce qu'ils ignorent ; mais au contraire le monde est plein de ces bavards qui, parce qu'ils n'ont point eu le soin, la conscience, la capacité de lire, ne veulent point pour cela renoncer à parler de rien ; ils sont d'autant plus franchants qu'ils sont moins renseignés ; ils jugent tous les ouvrages, et, avec une insolence insupportable, dédaignent, rejettent et prétendent volontiers qu'il ne s'écrit plus rien de bien ; mais qu'on les pousse, et on s'aperçoit qu'ils n'ont rien lu de ce qu'ils critiquent.

Certes, il y a plaisir à confondre ces outrecuidants. Mais il est toute une classe de gens bien intentionnés qui voudraient lire et ne lisent point. Ils n'ont pas le temps, disent-ils. Et ce sont justement les ouvrages, et des oisifs. Leur excuse n'est pas bonne ; elle prouve seulement qu'ils n'ont pas de volonté. Sans doute le monde absorbe beaucoup de moments ; mais il n'est permis de les lui donner que si on a réservé dans ses journées un petit espace qu'on ne leur cède jamais. On serait une dupe non seulement blâmable mais ridicule, si on trouvait dans sa vie du temps pour tout, sauf pour l'essentiel, si on se laissait posséder de ses instants jusqu'à en donner aux fâcheux, aux importuns, aux inutiles, à tout le monde, sauf à soi-même. Ce n'est point par nos heures de frivolité, de gaspillage que nous existons ; c'est par les instants où nous sommes retrouvés et recensés, et, pour ainsi dire, où nous avons repris notre sérieux. Si nous renonçons à ces heures, nous ne sommes plus que des apparences d'êtres, sans poids, sans solidité, des bulles brillantes, ce que nous disons ne vaut plus d'être écouté. Quelles que soient les obligations de la vie, elles ne doivent jamais nous distraire du devoir que nous avons envers nous, et qui est de nous augmenter, de nous ennobler, il y a là un égoïsme sacré dont il faut être loin d'avoir honte car plus nous vaudrons, plus nous ferons aux autres un don magnifique. Mais si nous voulons ne pas nous abaisser et nous amoindrir, il nous faut garder, au milieu des jours les plus encombrés, un petit ermitage de solitude, de retraite, de lecture ; il nous faut réserver dans chaque journée quelques heures impenables, comme une petite bastille d'où l'on ne nous délogera jamais et où flottera toujours notre drapeau.

Abel Bonnard.

LA VIE DE PARIS

M^{me} TETRAZZINI

Paris aura dans quelques jours la bonne fortune de l'entendre pour la première fois. C'est à l'heureuse pensée et à l'initiative de la duchesse de Noailles, présidente de l'œuvre de Larue, qu'il devra de goûter cette joie et cette surprise à une matinée de bénéfices donnée pour le sanatorium des poitrinaires d'Hay, le 26 juin, au Trocadéro.

La Tétrazini ! celle dont le nom aéré de gloire artistique fait en Amérique les salles comblées et que Londres accueille des mêmes bravos dont il salue quand elles paraissent la Patti et Melba ! Lorsqu'en novembre dernier elle apparut à Covent-Garden, dans la *Traviata*, l'impression qu'elle y fit fut si profonde, l'enthousiasme qu'elle provoqua si immédiat et décisif, que peu de soirées se marquent à ce théâtre, d'un succès analogue et laissent un souvenir pareil. Les journaux mentionnèrent en termes laudatifs le succès prodigieux. « La création du rôle de Violetta par Mme Tétrazini, disait entre autres le *Daily Mail*, est venue ajouter encore à la gloire de cette artiste merveilleuse. Rien de ce qu'on en dira ne paraîtra d'une louange exagérée. Elle donne à l'ancien opéra de Verdi une note de tendresse humaine que peu de cantatrices ont au même point élevée, — elle a le don magique d'une voix qui répandrait des larmes en même temps qu'elle éblouit par ses vocalises. Dans l'air « Ah ! forse lui », l'aisance et la sûreté de ses trilles ont stupéfié l'auditoire ; puis, quand elle a chanté « Ah ! dite à Giorgio », les pleurs qui semblaient passer par sa voix coulèrent,

dans la salle, de bien des yeux. Elle avait dépassé les limites ordinairement atteintes et fait de ce chant de renoncement le cantique suprême d'un cœur qui se brise. Elle avait cessé de chanter ; le souffle suspendu, on l'écouait encore. Puis, ce fut le déchaînement des bravos. Jamais peut-être, depuis la première apparition de la Patti dans ce rôle, une actrice ne détermina une ovation pareille.

La voix de Mme Tétrazini parcourt avec aisance le registre le plus étendu, allant du ré d'en bas au sol d'en haut. Glorieusement, elle a abordé tous les rôles, chacun mettant en un relief nouveau ses dons étonnants et ses qualités rares. Mais c'est à Mozart et au répertoire italien qu'elle doit la meilleure partie de sa gloire. Elle y excelle par la pureté du son et le brio de sa vocalisation. C'est de la lumière qui se répand et de la rosée qui retombe. Dinorah, Violetta et Lucie sont ses rôles préférés. Elle a chanté plus de deux cents fois *Lucie* aux Etats-Unis, San-Francisco, Mexico et New-York. Elle a reçu à la cour de Russie un accueil enthousiaste qui la laisse émue de ce souvenir.

Voilà la cantatrice célèbre que Paris pourra prochainement entendre et applaudir, consacrant à son tour, de son suffrage, la réputation qu'il lui a précédemment faite et son renom établi par ailleurs. Le Trocadéro, témoin il y a deux ans du succès enthousiaste fait à Caruso, connaîtra cette année encore des acclamations du même genre au passage sur sa scène de cette nouvelle et grande étoile. L'œuvre de Larue, que préside avec dévouement la duchesse de Noailles depuis la disparition prématurée de la duchesse de Brissac, aura peut-être eu le don plus que d'autres d'intéresser l'illustre artiste et de la décider dans sa venue et l'assurance de son concours. Chanter pour des poitrinaires, tuberculeux, au premier et deuxième degré, qu'un plus large apport d'aumônes et de moyens donnés peut préserver de parvenir au dernier, doit en effet séduire la « Traviata », exquise, celle dont la voix magique a déjà fait pleurer tant d'yeux, quand, au dernier acte, poitrinaire et mourante, elle dit son chant d'adieu, exhalant sa dernière note, dans le silence des salles suspendues, tendre et plaintive comme une lyre qui se brise ou le chant d'agonie d'un cygne qui meurt...

Alexandre de Gabriac.

Échos

La Température

La température se relève et la journée d'hier à Paris, s'est écoulée sans vent et sans pluie, avec un ciel, encore un peu nuageux, mais qui, dès le matin, présentait de belles éclaircies.

À sept heures, le thermomètre marquait 11° au-dessus de zéro et 20° à cinq heures du soir. La pression barométrique, en hausse modérée, accusait à midi 762^{mm}2 ; elle continue à se relever sur toute l'Europe. Cependant, des minima persistent sur le golfe de Gascogne (753^{mm}).

Des pluies sont tombées sur le centre et l'ouest de l'Europe. En France, il a plu au Mans, à Biarritz, à Lorient et à Nancy, où un gros orage a éclaté.

Sur nos autres régions, la température reste sensiblement la même.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 13° à Clermont-Ferrand et à Toulouse, 18° à Alger. 3° au-dessus de zéro au pic du Midi.

En France, un temps nuageux est probable avec quelques ondées dans l'ouest.

(La température du 7 juin 1908 était, à Paris : 14° au-dessus de zéro le matin et 19° l'après-midi ; baromètre : 759^{mm} ; temps très frais le soir.)

Du *New York Herald* :
A New-York : Temps beau. Température : maxima, 27° ; minima, 15°. Vent nord.
A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 8°. Vent nord-nord-est. Baromètre : 75^{mm}.
A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 19°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de la Linagère : Bibb ; Bogota.
Prix de Gaudin : Liban ; Ernest II.
Prix du Cantal : Clarence III ; Orgerus.
Course de haies annuelle de Saint-Ouen : Jim Crow ; Quolibet II.

Prix du Puy-de-Dôme : Nansouck ; Watteau III.

Prix de l'Auvergne : San Benito ; Quille.

A Travers Paris

Le Président de la République a reçu hier après-midi les membres de la mission marocaine, qui venaient lui remettre divers présents offerts par le sultan Moulay-Hafid.

Les cadeaux offerts consistent surtout en magnifiques tapis, selles et objets de harnachement, ainsi qu'en produits variés de haute valeur de l'industrie marocaine.

M. le docteur Simyan, sous-secrétaire d'Etat des postes, présidait dimanche, en un village de Saône-et-Loire, une fête mutualiste.

M. Simyan y a fait l'éloge de sa propre énergie et de celle du gouvernement, « que préside avec tant de bonheur M. Clemenceau ». Il s'est félicité d'avoir contribué à empêcher, comme sous-secrétaire d'Etat des postes, « que la démagogie ne nous ramène à l'Empire ou à la dictature ».

Nous ne nous doutions pas que la démocratie fût redevenue à M. Simyan d'un service si important. En tout cas, il ne saurait être mauvais qu'à la veille des élections de 1910, le bruit en courre dans Saône-et-Loire...

Ayuntamiento de Madrid

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

mer avaient eu, ces jours-ci, la spirituelle fantaisie de se glisser nuitamment, comme des voleurs, à bord d'un paquebot pour y éteindre les feux. C'est dans le port de Marseille que la chose se fit.

Les coupables furent arrêtés ; et ils passaient hier devant le Tribunal correctionnel.

Le ministère public réclamait contre eux l'application de l'article 414 du Code pénal, ainsi conçu :

Sera puni d'un emprisonnement de six jours à trois ans et d'une amende de 16 à 3,000 fr., ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque, à l'aide de violence, voies de fait, menaces ou manœuvres frauduleuses, aura amené ou maintenu, tenté d'amener ou tenté d'empêcher la cessation concertée de travail, dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires ou de porter atteinte au libre exercice de l'industrie ou du travail.

Le ministère public a pensé que des marins qui procédaient à l'escalade nocturne d'un bateau pour l'empêcher de partir ne sont pas indignes d'égards ; et il a déclaré ne pas s'opposer aux circonstances atténuantes. Les inscrits maritimes n'ont donc été condamnés qu'au minimum de la peine : six jours de prison, — AVEC Sursis !

Nous verrons donc bientôt, sans doute, d'autres inscrits recommencer ce petit jeu. A ce prix-là, ceux qui tentent seraient impardonnables de ne pas s'en offrir l'agrément.

L'hôtel Biron.

La presse n'est foute de même pas aussi impuissante que l'affirmait Girardin : c'est grâce à son intervention que va être sauvé probablement de la destruction l'un des plus charmants bijoux de notre architecture parisienne, — l'hôtel Biron.

L'hôtel Biron, compris dans les immeubles du Sacré-Cœur, était menacé de démolition par suite de la liquidation des biens de la congrégation qui y résidait. Un de nos plus distingués confrères du *Journal des Débats*, M. André Hallays, poussa le cri d'alarme. Au *Figaro*, la même protestation fut présentée, on se souvient en quels termes chaleureux, par notre excellent collaborateur Abel Bonnard. Et à plusieurs reprises, nous avons, avec lui, exprimé ce vœu, que l'hôtel Biron fût préservé ; que fût obtenu du gouvernement le classement de cet édifice historique.

Les députés de Paris ont résolu de s'associer à notre requête : une démarche doit être faite ces jours-ci par leur groupe, auprès de M. le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts. Nul doute qu'elle n'aboutisse. L'hôtel Biron sera sauvé.

Le roman à deux sous.

Nous verrons cela après les grandes vacances. La « feuille littéraire » donnera pour dix centimes une œuvre complète, à laquelle il ne manquera ni un mot ni une virgule.

Le format, c'est la bonne feuille d'imprimerie. La maquette d'*Émile Grand* tient sur huit pages à sept colonnes, du format des grands journaux quotidiens.

Une disposition nouvelle dans la coupe des colonnes numérotées permet de lire ce livre-journal sans avoir à couper ni à plier les pages.

Cette édition 1909 nous viendra de Belgique, par l'audace de M. Arthur Boitte. Le premier tirage, fixé à cent mille exemplaires, doit atteindre le million, d'après les pronostics et les calculs. A dix centimes l'exemplaire, tout homme aura pour trois francs la « Bibliothèque des chefs-d'œuvre anciens et modernes », — sans compter les romans populaires.

Le roman à deux sous ! Charpentier en eût blêmi. Girardin en aurait perdu son idée quotidienne...

Tous les grands éleveurs se sont inscrits comme exposants au concours central hippique, organisé par l'Etat et qui s'ouvrira de demain en huit au Champ-de-Mars, sous d'immenses tentes que M. Ruau, ministre de l'Agriculture, a fait dresser en avant de la Galerie des Machines.

Le gouvernement, en raison de l'accueil fait par l'élevage français à cette institution nouvelle, a décidé de porter cette année à plus de deux cent mille francs le montant des prix qui seront décernés aux exposants.

Le Président de la République visitera officiellement le concours dans le courant de la semaine prochaine.

Les petites glaneuses.

Ce sont trois sœurs jumelles, une blonde, une rousse, une albine aux cheveux blancs comme les fleurs de muguet, aux yeux rieurs dont les pupilles d'un rouge vif sont troublantes.

Elles ont quatorze ans, et sont les filles du fameux jockey John Elie Cart, mort il y a quelques années en Angleterre, dans un accident de chemin de fer.

Coffrées de grands chapeaux de paille du genre cabriolet, vêtues de trois robes pareilles en tulle « liberty », hauts ceinturées, et chaussées d'escarpins vernis imperméables à la rosée, elles vont, aux lendemains des courses, glaner, des l'au, sur les pelouses de nos hippodromes.

On les a vues hier matin à Chantilly ; et, ce matin, on les verra à Saint-Cloud.

La récolte est bonne, car les réticules des trois petites glaneuses sont, après deux ou trois heures de promenade, gros comme des œufs d'autruche... On n'imagine pas ce qui se perd de pièces blanches, de gros sous et de louis d'or autour du pari mutuel.

Bientôt les trois petites glaneuses, — Grace, Margaret et Ophelia, — auront des doigts recouvables, et comme elles

sont très jolies, elles n'auront que l'embaras du choix, parmi les prétendants qui déjà papillonnent autour d'elles.

Où s'arrêtera la réclame... littéraire ? On a placardé hier dans Paris des affiches rouges, encadrées de blanc, tirant l'œil, qui annoncent le titre d'un livre, le nom de l'auteur, et ajoutent cet avis :

Ouvrage poursuivi en Italie et en Autriche pour outrages aux mœurs, et acquitté.

L'acquiescement est peut-être regrettable... même pour la vente.

Aujourd'hui s'ouvre à l'hôtel Drouot une exposition de tableaux anciens et de gouaches, qui seront vendus le mercredi 9 juin, sous la direction de M. Henri Baudoin, assisté de M. Georges Soriais, expert près le Tribunal civil. Parmi ces tableaux il se trouve des œuvres remarquables, comme *le Moqueur*, de Dureauux, et d'autres de Boullongne, Casanova, Danloux, Demarne, Lajou, William Muller, qui fut le meilleur disciple de Coatsdale, Noël, Poussin, Reynolds, (un adorable portrait de femme), Hubert Robert, Tannay, Téniers, Vernet, etc.

Quelle femme n'est pas fascinée par ce joyau le plus exquis de tous... la Perle ?

A cette époque de l'année particulièrement, en pleine saison mondaine, la tentation est plus vive encore que d'habitude de posséder de nouvelles parures afin d'ajouter à l'élégance de sa mise.

Les bijoux précieux ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Cependant, aujourd'hui, toute femme peut se donner ce luxe, grâce aux merveilleuses reproductions de la Société Têcla, tant il est impossible de discerner une différence entre elles et les plus parfaits trésors de la nature !

Ces perles sont montées de la façon la plus artistique. En ce moment, les modes Empire et Directoire sont en vogue ; rien de plus joli quand les bijoux s'assortissent au caractère de la toilette.

Combien de personnes pourraient satisfaire ce raffinement s'il leur fallait de nouveaux bijoux ? En visitant les luxueux salons de la Société Têcla, rue de la Paix, elles y trouveront pour un prix abordable les bijoux les plus riches, admirablement montés et sertis de vrais diamants, dignes de parer des personnes royales, aussi bien que de coquets et simples rangs de perles.

La réputation des bijoux Têcla n'est plus à faire, car ils sont portés par les femmes les plus raffinées et les plus élégantes.

LA CHANCE DE RIVELLI

Tous ces meneurs de parti pris, Semeurs de vent, précheteurs de grève, Semblent, tels des chevaux qu'on crève, Courir on ne sait quel Grand Prix.

Parmi tous ces cracks de discorde, Voici, lancé vers le poteau, Que, battant Guérard et Pataud, C'est Rivelli qui tient la corde.

« Rivelli ! Rivelli ! » — Son nom Crépite aux lèvres de la foule. Pourtant, sur la piste qu'il foule, Gagnera-t-il sa course ?... Non !

Sur ce terrain, les plus ingambes Glissent avant d'atteindre au but. Chaque grand favori, fourbu, Au tournant, se casse les jambes !

Malgré la cravache et le mors, Ces rois du pari prolétaire Pris d'arriver, roulent par terre : Ils vont vite ! — comme les morts.

Louis MARSOLEAU.

La nouveauté la plus originale et la plus exquise de la saison a été lancée, dimanche dernier, aux courses de Chantilly, par la maison Amicy, de la rue Royale, et jamais aucune modiste n'obtint pareil succès. Ses délicieux chapeaux garnis de plumes de héron montées en épis ont, en effet, provoqué l'admiration de toutes les élégantes et leur ont permis de constater à nouveau que le chapeau Amicy embellit.

C'est aujourd'hui que commence à l'hôtel Drouot, sous la direction de M. E. Origel, assisté de l'expert LeMaire-Demouy, la vente de l'admirable collection de ferronnerie ancienne de M. L. La foule des amateurs qui vint admirer ces pièces rares à l'exposition d'hier laisse augurer de chaudes enchères pour les trois vacations.

Jeudi 10 juin, les Grands Magasins de Louvre seront fermés pour les obsèques de M. Chauchard, l'un des fondateurs des Grands Magasins du Louvre.

Le costume tailleur, à travers toutes les modifications que lui fait subir la mode, conserve toujours la faveur universelle. Point n'est besoin de rappeler ici le succès des modèles lancés par la Belle Jardinière au début de la saison : ils sont encore sous les yeux de tous. Mais, ce qu'il faut aller voir, ce sont les modèles qu'elle vient de créer pour l'été, les sports, voyages, bains de mer, etc., dans la gamme des tissus légers, toiles, piqueuses, shantungs, etc., etc. La Belle Jardinière tient là tous les éléments d'un succès sans précédent.

Hier, dès le matin, une foule des plus élégantes avait envahi la galerie Georges Petit, où s'ouvrait l'exposition particulière des collections de M. Félix Doistau.

Un y parlait un peu toutes les langues, car il est venu des amateurs de partout pour la vente qui commence demain. Mais il y avait unanimement pour admirer tant de merveilles réunies avec un goût parfait ; ce fut un nouveau triomphe pour l'art du dix-huitième siècle, cet art délicat et pimpant dont on ne se lasse pas. Aujourd'hui, jour d'exposition pu-

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15	30	60
Départements.....	18	35	75
Union postale.....	24	50	96

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Nouvelles à la Main

— On se plaint fort à la C. G. T. des bluffs de M. Guérard, qui avait promis la grève des chemins de fer en sachant bien qu'elle n'aurait pas lieu.

— M. Guérard prend des engagements avec « aller et retour ».

Psychologie d'un fonctionnaire :
— J'ai écrit à mon député pour lui dire que jamais je ne lui demandais sa protection.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?
— J'ai pensé qu'après la lecture de cette lettre il m'appuierait chaudement.

— La grève générale s'est terminée au moment où les boulangers allaient s'y joindre.

— Les boulangers ? Voilà qui explique le four...

Le Masque de Fer.

LE TESTAMENT

DE

M. Chauchard

On connaît maintenant les détails complets du testament de M. Chauchard. Ce testament, confié en août 1906 à M. Jousset, notaire honoraire et exécuteur testamentaire, a été ouvert samedi matin dans les formes habituelles et communiqué aussitôt aux principaux intéressés ; mais, dans un sentiment facile à comprendre, M. Jousset avait demandé de le tenir secret jusqu'au jour où il aurait informé lui-même directement toutes les personnes ou toutes les sociétés qui en étaient bénéficiaires. C'est ce qui a été fait.

L'Etat reçoit, comme nous l'avons dit, pour le musée du Louvre, l'incomparable galerie Chauchard, le véritable Panthéon de l'école 1830, qui comprend près de 200 toiles de Millet, Troyon, Corot, Daubigny, Delacroix, Diaz, Jules Dupré, Rousseau, Fromentin, Isabey, Meissonier, Ziem, Henner, Delacroix, etc., achetées par le donateur au prix de vingt-sept millions et qui, à l'heure actuelle ont une valeur encore plus considérable, car elles constituent pour la France la sélection incomparable des chefs-d'œuvre d'une des époques les plus glorieuses pour l'art français.

Chauchard ne s'est pas borné pour son pays à ce don magnifique.

Il ajoute à sa collection de l'école 1830 tous les tableaux qui ornaient les six salons du rez-de-chaussée de son hôtel de l'avenue Velasquez : ce sont des œuvres tout à fait célèbres de Gainsborough, Nattier, Drouais, des marbres de Coysevox, Lemoine, Clouet, Caffieri et la splendide série des premières épreuves de Barye.

Tout cela ira au musée du Louvre avec le beau portrait de Benjamin Constant.

Et, pour aider à l'installation de ces merveilles, Chauchard laisse à la disposition de son exécuteur testamentaire, M. Jousset, les sommes qui seront nécessaires à la direction du musée du Louvre, afin qu'aucune dépense n'incombe à l'Etat.

C'est ainsi, une donation d'une quarantaine de millions, c'est-à-dire à peu de choses près le tiers de la fortune dont il disposait, étant données les fortes sommes qu'il avait placées en viager depuis son départ des magasins du Louvre.

